

M. Soriano, *Les Contes de Perreault, culture savante et traditions populaires*, Bibliothèque des idées, Paris, Gallimard, 1968, 525 p.

René Goderre

Volume 3, numéro 2, août 1970

Critique littéraire et enseignement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500135ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500135ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Goderre, R. (1970). Compte rendu de [M. Soriano, *Les Contes de Perreault, culture savante et traditions populaires*, Bibliothèque des idées, Paris, Gallimard, 1968, 525 p.] *Études littéraires*, 3(2), 251–252.
<https://doi.org/10.7202/500135ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1970

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Michel Beaujour abuse des formules clinquantes et des diagrammes qui donnent si facilement bonne conscience à la cohorte des « scientifiques de la littérature ». Par ailleurs, si son dogmatisme venait à s'implanter, il risquerait d'entraîner les études littéraires dans une impasse, celle que Rabelais a fort bien décrite dans l'épisode de l'île de Ruach où les habitants « ne vivent que de vent ». La « nouvelle critique » est très stimulante quand elle n'oublie pas que Sainte-Beuve n'a pas dit que des imbécillités et que la littérature est avant tout une école de sensibilité, de jugement et de liberté. Beaujour déprécie tant et plus la critique d'érudition, mais il est lui-même honteusement lettré, et c'est bien ce qui donne un fondement solide à sa thèse. Poulet, Butor, Rousset, Starobinski sont des esprits d'autant plus estimables qu'ils ne sont pas dogmatiques. La méthode ne vaut-elle pas toujours ce que vaut son adepte ?

L'essai de Michel Beaujour reste passionnant, car il permet de réévaluer non seulement une œuvre mais une époque qui a tout « essayé ». Entre le jeu de Rabelais et celui de Montaigne, il n'y a peut-être qu'une différence de tonalité : c'est le rire qui devient sourire. Même s'il fait un peu figure de trouble-fête dans le cercle des « rabelaisants » impénitents, Michel Beaujour n'a pas épuisé les multiples dimensions d'une œuvre authentiquement « ouverte ». Tel n'était pas d'ailleurs son but. Somme toute, l'exégèse rabelaisienne se porte bien. Rabelais aussi.

André BERTHIAUME

Université Laval



M. SORIANO, *les Contes de Perrault, culture savante et traditions populaires*, Bibliothèque des idées, Paris, Gallimard, 1968, 525 p.

Œuvre célèbre s'il en est, les *Contes de ma mère l'Oye* restent assez curieusement un texte sans auteur : pour les uns, ce serait Charles Perrault qui l'aurait écrit, pour les autres, ce serait plutôt son fils. Il y a là un problème de paternité littéraire irritant à résoudre. Comme personne n'a encore examiné le rôle joué par Charles Perrault dans cette querelle d'attribution, M. Soriano se propose d'interroger la vie et l'œuvre de cet écrivain si souvent cité mais en fait si méconnu. À cette fin, il mènera une enquête en suivant différentes pistes. Les deux premières, les pistes du folklore et de la biographie, apportent d'intéressants renseignements. L'une permet de saisir le point de rencontre entre la culture savante et la tradition populaire telles qu'elles étaient entendues à l'époque. L'autre offre la possibilité d'établir, de façon définitive, les rapports particuliers qui se nouèrent entre Ch. Perrault et son fils Claude : celui-ci composait la majorité des contes quand celui-là corrigeait et supervisait, les *réécrivant* en quelque sorte. Mais ces deux pistes amènent M. Soriano à la ferme conviction que le choix des thèmes retenus par Ch. Perrault et son activité littéraire trouvent leur origine dans quelques préoccupations fondamentales que ces pistes sont incapables d'expliquer. C'est ici qu'intervient la troisième piste : celle de la psychanalyse, la seule qui puisse apporter une réponse, parce que la seule pénétrant dans la zone d'ombre inhérente à chaque homme.

M. Soriano s'efforce alors de nous prouver que les *Contes* seraient le résultat d'un drame intérieur qui aurait dominé la vie de Perrault. Né jumeau, il aurait ressenti comme un violent traumatisme la disparition de son aîné, mort quelques mois après sa naissance. Ce complexe d'infériorité l'aurait ainsi incité à rechercher au cours de sa vie des compensations, allant d'un besoin de revanche à un désir d'affirmer une virilité contestée. Le choix des thèmes des *Contes*, leur véritable signification, seraient la conséquence de pareilles tendances.

M. Soriano a beau s'entourer de toutes les précautions oratoires voulues, prétendre qu'il s'agit bien là d'hypothèses, il n'empêche que l'on reste sceptique devant de telles interprétations. Les affirmations de M. Soriano sur la condition gémellaire de Perrault reposent sur un petit nombre de faits qui ne sont pas contrôlés *scientifiquement*. Quant au prétendu lapsus du mot de « fée » (le titre du conte est au pluriel, mais seule *une* fée intervient), ne pourrait-il pas s'expliquer tout simplement par un désir de Perrault de respecter le titre du conte italien dont il s'inspire ? Autre hypothèse : le titre au pluriel ne se justifierait-il pas par le fait que la fée revêt *deux* formes bien distinctes ? Et puis n'existe-t-il pas d'autres exemples célèbres de titres « fautifs » : je pense aux *Trois mousquetaires* qui étaient quatre. Comment M. Soriano pourrait-il m'expliquer cela ?

Le livre de M. Soriano me semble encore pécher par un autre aspect : il s'agit de la manière de procéder qu'il a choisie. Il ne nous fait grâce d'aucune des difficultés qu'il a rencontrées,

des problèmes de méthode auxquels il a été confronté, des doutes qui n'ont cessé de l'assaillir (comment ne pas sourire quand M. Soriano avoue s'être « mis dans la peau » (p. 393) de Perrault pour mieux le comprendre). À mettre autant les points sur les i, on finit par ne plus voir les i. On eût aimé que le critique s'effaçât davantage devant les textes qu'il avait à analyser.

En définitive, malgré des réelles qualités (notamment une érudition qu'on peut difficilement prendre en défaut), le livre de M. Soriano appelle les plus nettes réserves.

René GODENNE

Chargé de recherches F.N.R.S.

□ □ □

André STEGMANN, *l'Héroïsme cornélien, genèse et signification*, Paris, Colin, 1968, 2 vol., 173 et 770 p.

Depuis une quinzaine d'années, la littérature française du XVII^e siècle fait l'objet de recherches de plus en plus soutenues et variées. Les unes se concentrent surtout sur la signification des œuvres, à l'aide de disciplines qui relèvent de la psychologie, de la psychanalyse, de la sociologie ou de la philosophie politique ; les autres, loin de dissocier l'histoire générale et les événements littéraires du sens des œuvres, y trouvent, au contraire, des corrélations significatives.

C'est parmi les travaux de ce deuxième groupe que nous pouvons ranger l'étude de M. André Stegmann sur Corneille, une étude qui, aussi bien par la variété et l'amplitude des